

**Hexadecimon**

# Chapitre 1

« Fiat Lux »  
Que la lumière soit.

La vie n'est qu'une longue préméditation, un assassinat qui sommeille, un crime tranquille. C'est un pari gagné d'avance qui débouche pourtant sur la plus grande des incertitudes. Vivre est un projet qui se conjugue au passé décomposé. Ce n'est pas la peur de la mort qui me ronge, mais la philosophie qu'elle engendre, prisonnière de ses inquiétudes, de sa fatalité et de ses vérités éphémères qui font sa grandeur. La volonté délibérée de mourir suspend tout jugement sur l'inconnu, cet inconnu que j'espère juste... différent.

La douleur de ces derniers temps a été telle, que je ne peux que supporter ce sombre royaume pavé de nos conjectures : la mort. Elle sera salvatrice, une solution néanmoins incertaine, la seule faveur qui s'offre à moi dans ces instants de profond désespoir. La récompense sera-t-elle à la hauteur de mes souffrances passées ? Je m'en convaincs en songeant à mes chers parents partis trop tôt, et à ce terrible accident qui me priva à jamais, voilà presque six mois, d'une femme adorable et d'une fille merveilleuse. J'étais amoureux de la vie, amoureux de ma douce Amélie, une seule des deux conservera mon amour. Quant à ma petite chipie, je ne peux plus croiser le regard d'un enfant sans avoir les larmes aux yeux. Le monde s'est effondré sous mes pieds, je n'ai plus d'appui, plus de repères, plus de rêves. Je suis seul, trop seul, et la puissance de ces absences me donne le vertige. Mon passé est mort, mon présent se nourrit de mon passé, et mon avenir je le rêve hors du temps, ce temps que je perçois maintenant comme une souffrance. J'ai le sentiment que les gens que j'aimais profondément, ont pris une certaine avance sur moi.

Voilà une quinzaine de minutes que l'impressionnant viaduc s'est éteint. Je n'avais pas prévu ces illuminations, sans doute récentes, qui ont prolongé mes angoisses jusqu'à ces heures tardives. Je voulais les ténèbres pour mes derniers instants, et ces longues minutes d'attente n'ont rien changé à ma détermination.

J'ouvre la portière de ma voiture, je sors dans la tiédeur de cette nuit d'été, et je

place sur le tableau de bord un simple mot sur lequel j'ai noté : « Peut-être que je ne suis pas parti, peut-être que je suis enfin rentré... chez moi ».

Je verrouille les portes, place soigneusement la clé dans la poche de mon jeans, et prends la direction de la voie ferrée qui enjambe la petite vallée. Je gravis un petit talus et entame une marche qui devient rapidement ma Via Dolorosa. Mes jambes ne me tiennent plus et je ne peux plus respirer. Je n'ai plus que des sanglots, mes larmes m'ont précédé dans cet exil mystérieux. Je dois chasser mes craintes car je n'ai plus d'espoir.

C'est terrible, mais j'avance inexorablement vers ma fin. La mort se fait devoir, le désespoir devient raison, il me dépasse et guide mes pas. Je ne sais pas si je le fuis ou si c'est lui qui me pousse.

Voici donc ma limite, celle que je me suis fixée, à cet endroit précis du viaduc, là où le chemin vers ma fin sera le plus long mais également, et surtout, le plus sûr. Je retire mon blouson et le dépose sur le sol cimenté, rien ne protégera ma chute même dans une proportion infime. Je me hisse sur le parapet et me tiens debout les bras en croix. Je ne contrôle plus mes tremblements, la peur est bien au rendez-vous mais je suis seul à décider. Je me sens puissant dans un présent qui ne m'appartient plus. Par mon geste, je me venge de cette vie détruite en la détruisant elle-même. Chercher le bonheur en courant à la mort, est-ce un paradoxe ? C'est le saut de l'ange, un plongeon de l'enfer vers un espoir mystique.

Je penche lentement la tête vers l'abîme, la lueur de la Lune gibbeuse dessine l'ombre de petits buissons et les ruines du moulin de Beaumont. Le cours assoupi de la Verglantine, cette rivière paresseuse empreinte de poésie, me renvoie l'image de l'astre de la nuit. Je distingue à peine la prairie pentue qui mettra fin à ma chute physique et psychique. Est-ce moi qui vais sauter puisque je ne suis plus vraiment moi-même ?

Alors que je me persuade d'un imminent retour vers les miens, un point lumineux, une lumière froide, m'apparaît à l'aplomb que j'avais établi pourtant voisin des ténèbres. Est-ce le fameux tunnel dont certains parlent ? Mais, je suis toujours au bord du vide, je n'ai pas encore sauté. Qu'elle est donc cette lueur qui vient troubler un ordre logique qui s'était forgé dans ma tête ? Une simple petite lumière a stoppé le temps à ma place, dans ce jeu de la mort et du hasard. Mon Dieu, que de puissance dans l'imprévu.

Les secondes s'écoulent, le halo se déplace légèrement, quelqu'un est juste au-dessous de moi, c'est certain.

Mais qui s'ingénie à contrecarrer mes projets ? Est-ce mon ange gardien ? On dit que toute action possède son étoile. Mes yeux s'habituent progressivement au noir, il faut que j'explore ce hasard ou cette providence.

Je descends de mon échafaud de fortune et me penche sur le garde-corps. Je distingue une lampe torche à led au faisceau légèrement bleuté. J'entends comme le bruit d'une toupie, l'éclairage vacille et monte en puissance. Le toton est en fait la manivelle d'une dynamo.

Une silhouette se précise, c'est une femme, allongée sur le côté. Je devine ses formes qui ondulent, sa jambe gauche qui s'étire et se replie lentement, sa main qui caresse une cuisse dénudée. Elle est seule, amoureuse de la nuit et des sensations

érotiques. Je la regarde pendant quelques secondes, elle est jeune et me semble très jolie. Mais je suis troublé car je n'ai pas l'âme d'un voyeur; je n'ai plus qu'une seule envie : fuir cet endroit isolé. Je suis venu ici pour retrouver une femme, c'est une autre, une inconnue, qui m'en a empêché.

Je saisis rapidement mon blouson par le col, longe de nouveau la voie ferrée, descends le talus et retrouve ma voiture. Je me saisis du petit mot d'adieu, le plie soigneusement et le glisse dans ma poche. Est-ce pour une prochaine fois ou pour en faire un macabre souvenir ? Je reprends la route, l'esprit profondément troublé, laissant derrière moi ce signe fascinant du destin. Je ne suis qu'à quelques kilomètres de chez moi, pourtant, je ne suis jamais revenu d'aussi loin.

Je pense à Saint-Exupéry : « *Je me suis cru perdu, j'ai cru toucher le fond du désespoir et une fois le renoncement accepté, j'ai connu la paix* ». Connâtrai-je la paix ? En ce qui me concerne, ce renoncement m'a pratiquement été imposé. Mais par qui ? Je me refuse à croire que c'est le seul effet du hasard qui a placé cette femme sur mon chemin.

-----

Il est deux heures du matin, je retrouve mon foyer de solitude, mon petit pavillon que j'avais soigneusement rangé. J'entame une conversation avec moi-même dans le canapé du salon. Il faut que je cesse de chercher la moindre occasion de me souvenir d'un bonheur qui ne génère plus que douleur, mais c'est le seul moyen de communication qu'il me reste. La mémoire ne doit pas se comporter comme destructrice du présent. Si chaque personne profondément aimée est irremplaçable, nous devons nous adapter à de nouveaux visages qui prennent la relève d'un bonheur, non pas perdu, mais archivé.

Tout ce qui s'évanouit parfois par les impératifs de la vie, remonte dès que mon esprit recouvre sa liberté, tout resurgit, tout renaît d'un passé qui se fait présent, cruel et tourmenté. Il y a là des bruits, des odeurs, des objets, des petits coins de vacances, des veillées de Noël, et des lieux qui ont la mémoire tenace. Je suis dans une plénitude de mélancolie où se mêlent la bonté de ma mère, la droiture de mon père, le respecté juge Boismaufroy, le charme émouvant d'Amélie, et le charisme déjà puissant de ma douce petite fille.

Je reste ainsi près d'une heure, quelque peu calmé par deux cachets d'antidépresseurs. Demain, je resterai au lit, c'est la nuit qui fait aimer la lumière.

Et si l'on commençait par aimer, changer l'ordre des choses, placer l'amour avant l'analyse et l'intérêt, s'attacher à l'inconnu dont l'éclat ne dépendrait que de notre regard sur lui. Mais mon esprit rationnel de flic a été mis à mal par la présence improbable de cette femme au pied du viaduc du petit Saint Laurent.

Je me lève, me dirige vers la salle de bain. Est-ce pour un soin du corps ou de l'esprit ?

Cette nuit Dieu sera dans mon rêve car Amélie était certainement le sien.

## Chapitre 2

### Carpe diem.

Cueille le jour présent.

J'ai la tête en friche. L'armistice paraphé par mon sommeil, cette trêve nocturne, vient d'être guillotiné par le bruit strident d'une alarme. C'est le dernier cri de France télécom, avec filtre anti-brise-valseuses de série, qui me rappelle au bon souvenir de la vie. Il faut que j'émerge de ma torpeur, mais hélas, je suis le Kwisatz Haderach des réveils difficiles, le Moad'Dib de la grasse mat. Je jette un regard laborieux à mon authentique Rolex achetée à une vente de charité de la police: il est très exactement 14H02. Je décroche enfin et me risque à un « Allô ! » audacieux :

- *Nicolas ?*
- *Oui, oh la la !*
- *Quoi oh la la? Ne me dis pas que je te réveille à deux heures de l'après-midi.*
- *Si, mais qui est à l'appareil ?*
- *Guillaume... ton ami procureur, le seul qui arrive à te mettre la honte quand on fait des cartons; et pourtant, ce n'est pas moi le flic, je ne suis que ton invité au centre de tir.*
- *Ne me charrie pas, ce n'est pas le jour.*
- *Excuse-moi, on m'a dit que tu ne travaillais pas aujourd'hui, ça ne va pas mieux ?... Ecoute Nicolas, il faudra bien qu'un jour tu fasses le deuil...*
- *Ne prononce plus ce mot, c'est ridicule, le deuil est un état et non un temps donné qui nous paraîtrait suffisant et raisonnable, il n'est pas chargé d'une sorte de respect de la mémoire, d'un échéancier dont les tristes intérêts iraient en diminuant. Lorsque la mort nous vole des êtres chers, elle devient pour nous une créancière pour la vie entière.*
- *Excuse-moi.*
- *Tu vois Guillaume, je pense que tout reste toujours dans l'état. On ne meurt pas, on dort, et dormir c'est vivre encore. La mort d'Amélie ne m'a rien révélé sur sa valeur. Ma profonde tristesse ne m'a pas ouvert les yeux, je souffre parce que j'avais déjà pleinement conscience de cette valeur.*
- *Le bonheur est une notion trop absolue pour exister, il ne devrait s'exprimer qu'au pluriel. Il ne se partage pas, il faut sans cesse en inventer de nouveaux.*
- *Voilà une bonne parole, le désespoir ne doit plus gagner de terrain, je n'en ai plus à lui offrir.*
- *Excuse-moi encore, ça va si mal que ça ?*
- *Si tu savais, hier soir...*
- *Quoi ? Hier soir...*

- Un peu long à t'expliquer, nous en parlerons un autre jour. Mais tu vois, je suis toujours obsédé par certaines images, et par cette chanson de Renaud...
- *« Putain de camion », je sais, nous en avons déjà discuté. C'est quand même dingue, nous sommes pourtant bien placés, toi commissaire et moi procureur. Nous n'avons jamais retrouvé la moindre trace, ni du véhicule ni du propriétaire.*
- Si on retrouve cet assassin, car pour moi c'est un assassin, ça ne me rendra pas Amélie et mon petit ange... Enfin, c'est comme ça. Bon ! Malgré notre amitié, je suppose que tu m'appelais pour autre chose que mes états d'âmes.
- *Ça m'intéresse plus que tu ne le crois. Mais, tu es un sacré flic et on ne peut pas te cacher grand chose. Voilà, comme nous en parlions tout à l'heure, dans tout ton désarroi, et malgré le repos que tu as demandé, y aurait-il une petite place dans ta journée pour créer un peu de bonheur chez des gens bien désemparés ?*
- Dis toujours.
- *Voilà. Tu te souviens de ma grande terrasse et mon coin grillade dans le fond de ma propriété...*
- Evidemment, drôle d'entrée en matière...
- *C'est l'entreprise Lacombe qui avait exécuté le travail, tu dois connaître, c'est à Pont d'Harcourt, à cinq cents mètres de chez toi.*
- Je connais sans plus, c'est dans la rue qui descend de la grande terrasse à la petite chapelle de bon-secours. Mais pourquoi me parles-tu de tout ça ?
- *Ils m'ont fait du très bon travail et je me suis permis de les conseiller à quelques unes de mes relations. Nous ne sommes pas devenus des amis, mais nous nous sommes rencontrés à plusieurs reprises. Ce sont des gens simples et d'une gentillesse extrême.*
- Ça va souvent de paire.
- *Je ne voudrais pas trop en faire mais je crois qu'ils sont assez fiers de compter un procureur dans leurs relations. Toujours est-il que ces braves gens ont un problème. Ils ont une fille, une seule, attends... J'ai noté ça... Voilà, elle s'appelle Laura et elle a vingt-trois ans, je ne la connais pas. Ce matin, elle ne s'est pas présentée à son travail, rue Michelet. Sa directrice a essayé de la joindre chez elle, elle habite un petit locatif, personne n'a répondu.*
- Elle possède forcément un portable.
- *Justement, madame Lacombe, prévenue par la patronne, a essayé de joindre sa fille sur son portable, elle n'a eu que le répondeur. Affolée, elle a appelé son mari et ils se sont rejoints chez leur fille Laura. Ils ont trouvé la porte close et sa voiture n'était pas devant la maison. Ils ont téléphoné à trois de ses meilleures amies, aucune ne l'avait vue. C'est à ce moment-là qu'ils ont eu l'idée de m'appeler.*
- Si tu veux mon avis, elle a un petit copain, elle a passé la nuit avec lui, et ils ont oublié de se réveiller ce matin.
- *C'est ce que j'ai pensé, mais il paraît qu'elle n'a pas de petit ami. Moi, je ne pouvais pas leur refuser un coup de pouce, mais je ne peux rien faire dans l'état actuel des choses. Je leur ai juste conseillé de signaler le fait au poste de police de Pont d'Harcourt. De mon côté, j'ai promis de faire quelque chose, d'où mon coup de*

*téléphone puisque tu es sur place.*

- Tu veux que je fouine plus ou moins officieusement dans l'entourage, que je pose quelques questions...

- *Et que tu passes prendre des nouvelles au poste, ils ont les adresses de la fille et de son boulot.*

- Tu veux que j'aïlle voir ce crétin de brigadier Malgloire ? Il est à six mois de la retraite, il passe une partie de son temps sur la grande terrasse à commenter les parties de pétanque, et en plus je ne supporte vraiment pas son humour.

- *Je sais, il n'a pas inventé l'eau chaude, mais il a un nouvel adjoint qui est très bien, c'est le fils d'un de mes amis, tu verras.*

- Oui, je vois qui c'est. Bon, d'accord, c'est bien pour m'occuper l'esprit et te faire plaisir que j'accepte. Je prends une douche, je mange un bout et j'y vais.

- *Parfait, je te remercie, j'appelle Malgloire pour le prévenir de ta visite.*

-----

C'est avec un enthousiasme délirant et la conviction que cette affaire n'en est pas une, que j'entre dans les locaux de la brigade. Le bureau d'accueil ressemble à un comptoir de bar, mais la tenancière est fort charmante. C'est toujours dans ces moments-là, quand je croise le regard d'une jolie femme, que la mélancolie s'empare de moi, car Amélie se dresse alors devant moi comme un souvenir impérissable. Nous ressuscitons involontairement que par le seul désir des autres. Le présent peut-il tromper un passé qui se délecte d'une éternelle agonie ? Le souvenir des morts est souvent plus puissant que la futilité de certains vivants. Je me retrouve soudain replongé dans la tourmente de la nuit passée. Il faut que je me sorte de certaines logiques qui menacent toujours de me détruire.

Je regarde autour de moi. Il y a là, assis comme dans une salle d'attente, un clodo qui cuve en tenant un litre à étoiles sur ses genoux, et un ado qui a troqué son casque de scooter, posé au sol, contre celui de son iPod. Je me tourne vers la charmante hôtesse de police, mais une porte s'ouvre, c'est le célèbre brigadier-chef Malgloire, le Colombo des chiens écrasés, le Navarro du vol de portefeuille :

- Bonjour commissaire, je vous ai vu arriver par la fenêtre de mon bureau, suivez-moi.

Il me précède donc dans un couloir joliment décoré d'icônes tricolores, et pénètre dans une pièce qui respire la bonne humeur. Le mobilier est obsolète, la tapisserie est encore à l'état de catalogue, la déco pointe aux abonnés absents, la peinture attend un lifting, l'ensemble ayant été entièrement relooké par un ancien croque-mort reconverti dans le design épuré. Deux cadres, achetés à la foir'fouille, égayent un bureau en désordre. Le premier exhibe la photo de mariage du dit Malgloire, le second contient le portrait du ministre de l'intérieur.

Le candidat à la retraite me propose une chaise et engage la conversation :

- Alors, vous êtes donc là pour l'affaire Lacombe.

- Il n'y a pas d'affaire à mon avis, et je suis ici qu'officieusement.

- C'est ce qu'on m'a dit. J'ai entendu les parents, je les connais bien, ils étaient

catastrophés. Mais la petite Laura à vingt-trois ans je crois, elle va réapparaître dans la journée.

- J'en suis certain. Où travaille-t-elle ?

- Dans une agence d'intérim. Remarquez, si elle se fait virer à cause de cette absence, elle n'aura qu'à s'inscrire dans son agence, et son ancienne patronne sera obligée de lui chercher du boulot, c'est pas banal... Non ?

- C'est désopilant en effet. Revenons à ce qui nous occupe. Avez-vous engagé quelque recherche ?

- Je ne dispose que de deux patrouilles motorisées. La première est en centre-ville, l'autre est partie voir un véhicule qui empêche le passage d'une machine agricole dans un chemin.

- C'est passionnant, mais d'ici-même...

On frappe à la porte. Malgloire s'égosille :

- Entrez !... Ah ! Justement, je vous présente le jeune Julien Jossier, ici tout le monde l'appelle J.J., c'est lui qui s'occupe de cette affaire... Julien, je te présente le commissaire Boismaufay du SRPJ de Villiers-Saint-Jean, mais il habite ici, à Pont d'Harcourt.

- Bonjour Julien, je crois savoir qui vous êtes. Alors Julien, avez-vous du nouveau ?

- Non, aucune nouvelle, mais je viens ici car j'attends des informations d'une minute à l'autre et nous n'avons qu'un seul fax.

- J'imagine que vous avez déjà téléphoné dans pas mal d'endroits.

- Bien sûr, mais ça n'a rien donné, personne n'a vu la dénommée Laura Lacombe depuis sa sortie de son travail hier soir.

- A quelle heure termine-t-elle ?

- A dix-sept heures trente.

- Vous savez que l'on peut facilement situer quelqu'un dans un certain rayon, en passant par les opérateurs de téléphonie mobile. Les relais accrochés par les portables sont de véritables mouchards.

- C'est précisément l'information que j'attends.

- Parfait, on m'avait dit du bien de vous, je vois qu'on ne s'est pas trompé.

- Je vous remercie... Ah ! Ce bruit caractéristique, c'est certainement le fax en question.

Le jeune flic libère la feuille et la pose sur le bureau. Nous examinons le contenu du document : la première colonne indique les appels. Nous notons au passage qu'elle en a reçu un à une heure trente cette nuit, il s'agissait d'un SMS, c'est mentionné dans la seconde colonne. Nous trouvons également dans la partie droite du relevé, les relais et les heures d'accroches de ces mêmes relais. Une seconde feuille s'imprime, c'est le plan de couverture des émetteurs. Nous échangeons quelques points de vue et je teste la perspicacité de J.J. :

- Julien, il faut me retrouver l'auteur du SMS de cette nuit. Que pouvons-nous conclure d'autre, mis à part le fait que son téléphone est dans le secteur de Pont d'Harcourt depuis plus de vingt-quatre heures ?

- En effet, si elle l'a avec elle, Laura Lacombe n'est pas loin d'ici, à vingt-cinq

kilomètres grand maximum, c'est plutôt rassurant.

- Je ne sais pas si c'est rassurant, en tous cas, ça limite les recherches. Autre chose ?
- Non, je ne vois pas, le relevé ne remonte qu'à quarante-huit heures, c'est peu pour faire des statistiques, noter des déplacements ou des appels fréquents par exemple.
- Très juste, mais regardez bien dans la nuit, pas cette nuit mais la précédente. Que remarquez-vous à deux heures quinze du matin ?
- Elle n'a ni appelé ni reçu de coup de fil.
- Non, mais à cette heure précise son portable a accroché un autre relais, celui de cette zone à l'Est pendant cinq petites minutes seulement, puis, nous retrouvons de nouveau l'émetteur de Pont d'Harcourt jusqu'à maintenant.
- C'est curieux, en pleine nuit.
- Elle a juste pénétré ce secteur pendant quatre ou cinq kilomètres si elle était en voiture. Cela nous donne une bande assez restreinte. Appelez les parents Lacombe, ils ont peut-être de la famille, des amis, dans cette zone.
- Oui mais, si elle cherchait un refuge ou de la compagnie, le temps d'accroche de ce relais devrait être beaucoup plus long.
- Sauf si elle a trouvé porte close ou changé d'avis, vu l'heure tardive.
- On frappe de nouveau à la porte, c'est la jolie préposée aux renseignements qui entre, un post-it à la main. Elle le tend à son chef en déclarant :
- Galtier a appelé, l'équipement informatique de leur voiture n'est pas opérationnel.
- Oui, je sais, il faut que je m'occupe de ça.
- Il vous demande de retrouver le propriétaire de ce véhicule, vous savez, celui qui gêne pour le passage d'un tracteur ou je ne sais quoi.
- Un cover-crop, vous venez de la ville vous, ça se voit. Bon, je m'en occupe tout de suite.

Alors que Malgloire s'affaire sur son clavier d'ordinateur, Julien et moi replongeons dans nos fax. Je lui fais remarquer qu'il serait sans doute intéressant de refaire une demande auprès de l'opérateur, afin de remonter plus loin dans le temps au sujet du portable de la fille Lacombe. Nous sommes interrompus par un hurlement de Malgloire :

- Nom de Dieu ! Venez voir ça commissaire... La voiture de Galtier c'est celle de la petite Laura.
- Ben merde alors !
- Comme vous dites.
- Et où se trouve-t-elle ?
- Dans le chemin de la Fortunette.
- Ça me dit quelque chose, ce n'est pas très loin d'ici.
- Non, à une douzaine de kilomètres, à la limite de la commune, Pont d'Harcourt est très étendu de ce côté-ci. Le chemin en question longe la Verglantine. Tenez, regardez sur la carte, il prend très exactement ici, sur la gauche, au petit parking du repaire aux loups.
- Je vois, je connais. Vous dites à vos hommes que j'arrive... Et surtout qu'ils ne touchent à rien... Et si vous pouviez me donner l'adresse et le numéro de portable de

Laura...

- Pas de problème, nous avons tout ça.

Je sors en trombe et saute dans ma BM. Je fonce vers un endroit autour duquel ma vie semble s'articuler depuis vingt-quatre heures.